

Le capitalisme impérialiste: fondements et fin dans la perspective horkheimérienne de la rationalité instrumentale

Dr. Angaman Kadio Mathieu
Université Alassane Ouattara, Cote d'Ivoire
angamankadio@gmail.com

Résumé : Sous la domination du capital, la société moderne est le produit de la raison subjective c'est-à-dire un ratio qui génère un système fondé sur l'intérêt individuel. Pour Horkheimer, c'est la raison subjective qui est la sève nourricière de la société moderne. Son but réside dans l'exploitation et la domination de l'homme déplaçant ainsi l'objectif de la raison sur la voie de son instrumentalisation. Il revient à l'homme d'orienter ses actions vers la raison objective, une raison imbue de valeurs, capable de braver la peur et d'injecter une bonne dose d'humanité dans les actions humaines.

Mots clés

Bourgeoisie – Capitalisme impérialiste – Classe sociale - Domination – Exploitation – Fin – Proletariat – Rationalité instrumentale.

Abstract: Under the domination of the capital, the modern society is the product of the subjective reason, a ratio which generates a system based on the individual interest. For Horkheimer, it is the subjective reason which is the feeder sap of the modern society. Its goal lies in the exploitation and the domination of the man thus moving the objective of the reason on the way of its instrumentalisation. It is allocated to the man to direct his actions towards the objective reason, a pompous reason of values, able to face the fear and to inject a good amount of humanity in the human actions.

Keywords: Bourgeoisie – Capitalism imperialist – Social class – Domination – Exploitation – End – Proletariat – Instrumental Rationality.

Introduction

Tout système d'organisation sociale est le produit de la raison. Sa conception, sa mise en œuvre, sa finalité etc. sont liées à l'homme. Pourtant, la complexité de la nature humaine rend souvent difficile la saisie du rapport qui existe entre ce qu'il fait et ce qu'il est. Nos actions trahissent ou restent parfois conformes à notre penser. Soit c'est le penser qui influence, soit c'est l'extérieur qui domine. Marx parle des rapports interhumains qui ne « sont pas moins objectifs et matériels d'abord, c'est-à-dire économiques et sociaux, avant d'être subjectifs et spirituels » (K. Marx, 1972, p. 11-12). Il est plus précis quand il affirme que « ce n'est pas la conscience qui détermine la vie, c'est la vie qui détermine la conscience » (K. Marx, 1972, p.12). L'histoire de l'homme en général et son organisation sociale en particulier en disent long.

Le capitalisme, dans sa volonté d'harmoniser les échanges entre les hommes et les sociétés humaines, va connaître le jour pour prendre son essor autour du XIX^e siècle avec la révolution industrielle. Son but primaire était d'offrir à la raison humaine plus de dynamisme et de diversité dans ses actions pour la satisfaction de ses besoins et surtout de l'initiative privée. Le capitalisme, est caractérisé par « la propriété privée des moyens de production et d'échange, (...) la liberté du marché, (...) le salariat qui sont les trois piliers de notre système » (A. Comte-Sponville A, 2006, p. 33). Son avènement ne saurait faire l'économie mieux, sublimer la tendance naturelle de l'homme car c'est un système fondé, semble-t-il, sur le droit naturel; la quête du profit individuel. Aujourd'hui, la recherche du profit individuel demeure le maître mot de toute activité d'échange entre les hommes et entre les sociétés humaines.

Toutefois, ce système semble se muer en un efficace moyen de domination d'une classe dite riche ou bourgeoise sur une autre pauvre; les prolétaires. Pour comprendre cette déviation, le but de notre investigation, il est nécessaire de s'interroger sur les fondements du capitalisme. Quels sont les fondements du capitalisme ? Comment a-t-il pu se muer en un système de domination ? Quel est le but assigné à cette déviation ? Ces questionnements constitueront l'enjeu du débat à travers lesquels nous explorerons l'univers horkheimérien de la rationalité instrumentale afin de mieux mener notre analyse. C'est précisément de la critique des fondements anté-horkheimériens du capitalisme et de ses fins dont il est question. Pour parvenir à un capitalisme à visage humain, Il s'agira d'injecter une bonne dose d'objectivité aux actions humaines dans le monde capitaliste afin que dans son mode opératoire, l'homme soit la fin et non le moyen.

1. Les fondements du capitalisme : de l'homme des valeurs à l'homme égocentrique à l'ère des classes antagonistes

Les relations entre les individus, les sociétés humaines ou les États sont élaborées par les hommes eux-mêmes. Dans son déploiement, la raison exige que les sociétés humaines soient organisées pour un souci de dynamisme et éviter que l'homme soit abandonné à lui-même. Cette organisation s'articule autour de certains principes culturels, de lois, de coutumes, de traditions. Toutefois, il existe autant de cultures que de sociétés. Tout cela constitue les jalons de l'histoire et ce, depuis le passé jusqu'à nos jours.

Le cours de l'histoire des sociétés humaines est le fait de l'homme. K. Marx (1970, p. 27) l'atteste dans ses écrits quand il affirme que « l'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire de luttes de classes ». L'homme est l'auteur et l'acteur c'est-à-dire le responsable de son histoire. Pour lui, c'est dans les rapports de production que le capitalisme prend sa source. Le mode d'échange le plus ancien est le *troc*. C'est une sorte d'échange où

seule la valeur d'usage, c'est-à-dire la satisfaction des besoins est le but. Ici, l'argent, signe d'accumulation du capital, est loin d'être le médiateur indispensable. En fait, en introduisant l'argent, la valeur d'usage prend le visage de valeur d'échange des biens. Par conséquent, avoir des biens, c'est amasser une bonne quantité de monnaie. Pour acquérir n'importe quel autre bien, l'argent devient incontournable parce que sa quête génère du profit « que l'on peut accumuler sous forme de capital ». Autrement dit, « les moyens de production, propriété privée de quelques uns, ne deviennent un capital qu'à partir du moment où il ya, dans la société capitaliste, exploitation du travail salarié. Si cette condition n'est pas remplie, le capital reste une enveloppe vide. » (K. Marx, 1970, p. 27). La rémunération du travail dans la société est au fondement du capital. Le capitalisme en termes de quête du profit, est la marge différentielle entre le salaire payé et le bénéfice enregistré par l'employeur à la vente. C'est à partir du salaire que l'employeur exerce son pouvoir d'exploitation et de domination sur l'employé. C'est un système hérité du mode de production féodal ou tributaire. Ce rapport évolue en conservant son caractère génétique : l'égoïsme, la domination. Contrairement à Marx, Horkheimer estime que cette tendance est liée à la pensée, à la raison. Autrement dit, elle obéit à une certaine logique, à une certaine rationalité. Pour lui, la raison est au fondement de toute action humaine. Autrement dit, chaque individu porte naturellement les gènes du capitalisme en lui comme potentialité. Mais d'où vient le fait que cette action humaine soit dépourvue de valeur ? Pour répondre à cette question, Horkheimer s'appuie sur les deux fonctions que possède la raison : la raison objective et la raison subjective. Comment fonctionne alors chacune d'elle ?

Pour Horkheimer il n'est pas aisé de donner un sens au concept de raison. En effet, elle est la partie essentielle de l'homme, celle qui le définit. Or, si l'homme est l'être qui s'adapte aux réalités changeantes de la vie, la raison l'est également puisque les deux font un. En un mot, parler de la raison c'est parler de l'homme.

La fonction objective de la raison est l'autre face de la raison subjective, c'est-à-dire son opposé. Elle est selon la théorie critique la fonction qui est orientée vers des buts universels, elle poursuit un intérêt général et non égoïste. Elle est au fondement des valeurs universelles telles que la bienveillance, la compassion, l'altruisme, la justice qui caractérisent la religion, la morale, la philosophie, l'éthique... Son souci est de parvenir à une société harmonieuse, organisée conformément à la volonté générale. C'est une raison caractérisée par « l'idée du grand bien [...] ; la manière de réaliser les fins dernières » (M. Horkheimer, 1974, p. 13). Elle a pour fin le bonheur ou le plein épanouissement de l'homme sans distinction sociale aucune. En un mot, elle est de tendance communiste ou socialiste.

Avec le monde moderne, cette forme de raison s'avère caduque parce que non conforme aux réalités du moment. Sa tendance universaliste l'a conduit au découragement mieux, au renoncement. En effet, devant le pragmatisme grandissant, « la pensée, ou bien est devenue incapable de concevoir une telle objectivité, ou encore a commencé à la nier, ne voyant plus en elle qu'une illusion » (M. Horkheimer, 1974, p. 17). L'homme va renoncer à la poursuite des valeurs universelles, des intérêts de tous pour s'orienter vers la quête des intérêts individuels, égoïstes. A vrai dire, « la raison se formalise au fur et à mesure qu'elle se subjectivise » (M. Horkheimer, 1974, p. 13).

En tant que fonction réflexive de la raison, réflexion entendu comme le retour de la raison sur elle-même implique que la forme subjective de la raison a pour but de se replier sur elle-même, sur son individualité, son égo. Elle poursuit des fins individuelles, égoïstes. C'est la tendance qui n'accorde pas de prix aux fins universelles. Elle transcrit tout en moyen et s'y intéresse que lorsque ces fins « servent l'intérêt du sujet sous le rapport de la conservation de soi » (M. Horkheimer, 1974, p. 14) mieux, elle choisit ces moyens en fonctions des fins



poursuivies. La raison subjective fait de l'homme un être qui s'adapte aux réalités changeantes du moment au sens d'une quête des intérêts égoïstes.

Étant le produit de la raison subjective le capitalisme, sans aucune sublimation va rester fidèle à sa nature fondamentale, la raison subjective. Institutionnalisé et aveuglé par la quête du profit personnel, le capitalisme renforce l'oppression et l'exploitation sociale et menace, à chaque instant, de transformer le progrès en son contraire, la domination et la barbarie totale. Le profit personnel est devenu dans le monde capitaliste un principe qui garantit la vie bonne. Il est évident que le sujet individuel qui tient à la vie et que Horkheimer compare à « la monade, ce symbole au XVII^e siècle de l'individu économique atomisé de la société bourgeoise, devint un type social. Toutes les monades, malgré les fosses de l'intérêt personnel qui se creusaient entre elles et les isolaient les unes des autres, tendaient à la poursuite de cet intérêt personnel, à devenir de plus en plus semblables » (M. Horkheimer, 1974, p. 147). C'est pour dire que le monde moderne a un objectif; soumettre tout le monde à son principe, la recherche du profit pour accroître le pouvoir des industriels bourgeois en vue de mieux dominer les prolétaires. Horkheimer parle d'une société (la société moderne) gouvernée par l'irrationalité qui « continue à modeler le destin des hommes » (M. Horkheimer, 1974, p. 13). Cette dégradation des rapports humains au profit de l'intérêt matériel égoïste instituée par les capitalistes industriels donne naissance à deux classes sociales antagonistes : la bourgeoisie et le prolétariat.

Qu'est ce qu'une classe sociale ? Karl Marx tente de répondre à cette préoccupation quand il écrit que : « par classe sociale on entend un ensemble de gens qui dans la production joue un rôle similaire sont l'égard d'autres hommes dans des rapports identiques » (K. Marx, 1970, p. 27). Depuis l'antiquité, il existe la hiérarchie des classes qui revêt un caractère différent de celle dont parle Marx. En effet, Platon classifie la société grecque en quatre classes :

- Le(s) dirigeant(s) qui sont les décideurs (roi(s))
- Les soldats chargés de la sécurité (guerriers)
- Les paysans chargés de la production (cultivateurs)
- Les esclaves, la dernière marche de l'échelle sociale.

Dans cette forme d'organisation sociale dite monarchie aucun dynamisme n'est possible, c'est-à-dire qu'il est quasi impossible de naître esclave et prétendre à la royauté ou aux autres classes sociales et vis versa.

Progressivement, et surtout avec le capitalisme cette société féodale va disparaître pour donner forme à une nouvelle classification sociale dont la classe dirigeante est la bourgeoisie et la classe dominée, les prolétaires.

« Avec Marx, la société bourgeoise moderne, élevée sur les ruines de la société féodale, n'a pas aboli les antagonismes de classes. Elle n'a fait que substituer de nouvelles conditions d'oppression, de nouvelles formes de luttes à celles d'autrefois. Cependant, le caractère distinctif de notre époque, de l'époque de la bourgeoisie, est d'avoir simplifié les antagonismes des classes. La société se divise de plus en plus en deux camps ennemis, en deux grandes classes diamétralement opposées: la bourgeoisie et le prolétariat.» (K. Marx, 1970, p. 27).

Le mot prolétaire vient du latin « proletarius » de « proles » qui signifie lignée. C'est l'ensemble des citoyens de classe relativement basse dans le groupe social. La bourgeoisie quant à elle constitue la classe dominante qui possède les moyens de productions dans le



régime capitaliste. En effet, la société féodale a connu différentes classes qui prennent une nouvelle forme dans le monde moderne, laissant éclore deux classes où le prolétariat constitue la classe la plus basse de l'échelle et la bourgeoisie, la classe dominante. La classe dominée représente la majeure partie de la population sociale. Elle est engagée dans une lutte révolutionnaire contre la bourgeoisie qui la domine et l'exploite. En effet, l'ouvrier moderne « loin de s'élever avec le progrès de l'industrie, descend toujours plus bas, plus au-dessous même des conditions de vie de sa propre classe. » (K. Marx, 1970, p. 51).

Fondée sur l'expansion du capitalisme bourgeois, l'aliénation du prolétariat s'inscrit dans le cadre de la quête du profit, d'amas d'une quantité énorme de capitaux afin de mieux contrôler le pouvoir politique. Pour parler comme Marx, on peut dire que « l'existence et la domination de la classe bourgeoise ont pour conditions essentielles l'accumulation de la richesse aux mains des particuliers, la formation et l'accroissement du capital » (K. Marx, 1970, p. 51).

C'est la classe dominée et exploitée qui vend sa force ou son expertise à l'employeur bourgeois à partir d'un contrat délibérément signé impliquant que l'ouvrier est responsable de sa propre exploitation et de sa propre domination. Pourtant, tous ces textes sont élaborés de manière à sauvegarder les intérêts de l'employeur bourgeois puisque le profit en dépend. Semblable à une fatalité, le pauvre est condamné à la misère, au combat, à la tristesse de l'oppression, au traitement inhumain alors qu'il veut vivre, être aimé, travailler sans que l'horizon soit voilé par les nuages noirs du destin. Avec la grande industrie et le marché mondial, la bourgeoisie a pris possession de la souveraineté politique de l'État dans le monde moderne.

« Partout où elle a conquis le pouvoir, elle a foulé aux pieds les relations féodales, patriarcales et idylliques. Tous les liens complexes et variés(...), elle les a brisés sans pitié pour ne laisser substituer d'autre lien, entre l'homme et l'homme que le froid intérêt, les dures exigences du *paiement au comptant*. Elle a noyé les frissons sacrés de l'extase religieuse, de l'enthousiasme chevaleresque, de la sentimentalité petite bourgeoise dans les eaux glacées du calcul égoïste. Elle a fait de la dignité personnelle une simple valeur d'échange ; elle a substitué aux nombreuses libertés, si chèrement conquises, l'unique et impitoyable liberté de commerce. En un mot, à la place de l'exploitation que masquaient les illusions religieuses et politiques, elle a mis une exploitation ouverte, éhontée, directe, brutale. La bourgeoisie a dépouillé de leur auréole toutes les activités qui passaient jusque-là pour vénérables et qu'on considérait avec un saint respect. Le médecin, le juriste, le prêtre, le poète, le savant, elle en a fait des salariés à ses gages. » (K. Marx, 1970, p. 33).

Les relations économiques entre les pays n'échappent pas à cette réalité. La tendance égoïste de la raison formalisée, principalement celle qui fonde les relations économiques entre les pays du nord et ceux du sud est marquée par une extrême inégalité. Le capitalisme a creusé un fossé économique entre les deux parties du monde, « a réussi à imposer totalement son modèle individualiste de représentation et de comportement, marginalisant les logiques collectives » (H. Kempf, 2009, p.11) qu'il utilise désormais comme un moyen en vue d'atteindre ses fins. Le prolétariat, caractéristique des pays pauvres principalement les pays d'Afrique croupissent sous la domination des pays riches. Ceux-ci les utilisent comme moyen pour assouvir leur désir de dominer et d'exploiter les richesses en faveur de leur intérêt égoïste. L'évidence crève les yeux si « l'on examine les universaux tels que : nation, État, constitution, patrie, parti ou université.... Les individus qui parlent en leur nom ne sont que

les porte-parole des intérêts que ces organisations recèlent. Leur décision ne leur appartient pas : « on croit mourir pour la classe, on meurt pour les gens du parti. On croit mourir pour la patrie, on meurt pour les industriels(...) ». On assiste ici à une réification d'universaux, sous les apparences de l'universel, n'exprimant que des institutions égoïstes et inhumaines. » (A. Nicolas, 1970, p. 81). C'est pour dire que dans le système capitaliste où le profit personnel est l'enjeu du jeu, les pays pauvres ou pays africains se laissent docilement enfermer dans la spirale aliénante et enivrante des discours des chasseurs de marchés ou d'intérêts.

Les investissements effectués par les opérateurs économiques ne sont que l'expansion de l'hégémonie des capitalistes industriels mais en même temps l'accroissement du nombre de prolétaires. Les gouvernants de ces pays ont pour mission de subordonner l'esprit du peuple mais aussi et surtout de rendre le marché favorable à ces investissements. Le succès de leur politique interne dans le cadre de la résolution du problème de chômage et la garantie de leur durée au pouvoir en dépend. En un mot, tout est orchestré de manière à maintenir ces pays pauvres dans la pauvreté pour en faire un marché de grand profit sans grande concurrence. Ces investissements sont fondés sur " *la ruse de la raison* ", celle qui consiste à jouer sur la valeur monétaire de manière à investir moins et gagner gros et surtout avec des intérêts dont le paiement donne du fer à retordre aux pays pauvres. Le système capitaliste est devenu un véritable pouvoir de servitude, de domination d'exploitation de l'homme par l'homme dans le monde moderne.

2. La fin du capitalisme triomphant

Parler du capitalisme impérialiste à l'ère de la mondialisation paraît anachronique, contradictoire vu que le capitalisme, contrairement au communisme a été adopté par la plupart des pays du monde. « L'expérience offerte par la longue période de rivalités entre les blocs communiste et capitaliste depuis la révolution d'octobre 1917 en Russie jusqu'à la disparition du camp soviétique au début des années 1990 » (B. Kouadio, 2006, p. 7) montre le triomphe spectaculaire du capitalisme comme système économico-politique approprié pour un monde libre et juste. Sans "l'ennemi" historique, tout était réuni comme conditions pour ne plus parler d'impérialisme. En clair, la dislocation de l'Union Soviétique « laisse supposer que le processus de mondialisation irait sans l'impérialisme, c'est-à-dire qu'il devrait aboutir à la dissolution des antagonismes idéologiques, politiques, économiques et militaires entre des puissances concurrentes ou à la fin des luttes d'influences entre ces puissances et les pays d'Afrique, d'Asie, et d'Amérique Latine » (B. Kouadio, 2006, p. 7). Alors que le communisme se veut partage équitable des biens communs cependant que la réalisation de ces biens n'a pas connu le même effort chez tout le monde, la balance de la gestion juste et sans conflits dans les sociétés, penche en faveur du capitalisme où chacun est rémunéré conformément à ce qu'il produit. C'est pour dire qu' « une telle évolution exclurait la possibilité qu'il existe et fonctionne, l'impérialisme étant entendu ici comme un système par lequel un pays domine politiquement et exploite économiquement d'autres pays ? » (B. Kouadio, 2006, p. 7). Cette liberté de production et d'échange est facteur de « concentration de la production et du capital parvenue à un degré de développement(...) élevé » (B. Kouadio, 2006, p. 8). Mieux, le capitalisme favorise la production massive des biens de consommation et l'accumulation des capitaux, il est par conséquent source de richesse individuelle. Dans cette quête sans cesse du profit, la raison cultive un dynamisme toujours renouvelé qui participe au développement de la société. Un dynamisme entretenu de manière à laisser éclore la domination et l'exploitation au profit des grandes puissances capitalistes.

En tant que structure socio-économique déterminée par le capital, le capitalisme a toujours eu pour sens la poursuite de l'intérêt personnel basée sur la conquête inlassable du marché.



Pour parvenir à cette fin, tous les moyens sont utilisés y compris ceux jugés hors normes, amoraux et parfois inhumains. C'est pourquoi, C. Palloix (1971, p. 65) parle d'impérialisme en ces termes :

L'impérialisme est le capitalisme arrivé à un stade de développement où s'est affirmée la domination des monopoles et du capital financier, où l'exportation des capitaux a acquis une importance de premier plan, où le partage du monde a commencé entre les trusts internationaux et où s'est achevé le partage de tout le territoire du globe entre les plus grands pays capitalistes (C. Palloix, 1971, p. 65).

Fondé sur sa nature égoïste et sa volonté de puissance, la quête du capital ou du pouvoir économique ne manque de déboucher sur la domination et l'exploitation de l'homme par l'homme. Pour y parvenir, le capitaliste utilise tous les moyens pour atteindre ses fins. C'est pourquoi le cheminement théorique de l'impérialisme capitaliste n'est pas sans chercher ses fondements dans *la critique de la rationalité instrumentale* chez Max Horkheimer afin de mieux comprendre ses implications sociales, politiques et culturelles. En effet, le pouvoir économique est celui conduisant au pouvoir politique et vis versa. Derrière la face connue de tous, se cachent des actions menées par les hommes d'affaire ou les capitalistes qui consistent en « la jonction de l'accumulation économique et du pouvoir politique » (P. Lefort et J. Littell, 1998, p. 18). La richesse personnelle du capitaliste constitue un compte d'influence politique de maintien du pouvoir. Pour ne pas perdre le pouvoir donc son capital, le bourgeois met sur pied un réseau dont l'usage de la violence constitue le dernier rempart.

C'est pourquoi, nous convenons avec Palloix que « le mode de production capitaliste est impérialiste quel que soit son stade de développement ou que l'impérialisme est co-substantiel au capitalisme » (C. Palloix, 1971, p. 39). Ce qui caractérise l'impérialisme, c'est la domination, la non soumission à un quelconque pouvoir aussi bien intérieur (national) qu'extérieur (international). Le capitaliste se veut libre de toute emprise, mais en retour, il impose et s'impose à tout prix. « Les différentes concrétisations de ce qui est désigné par « rapports de production mondiaux » résident dans les phénomènes de domination et d'exploitation » (C. Palloix, 1971, p. 182). Marx pense que l'État est une machinerie qui exprime la domination. En effet, l'État bourgeois traite les citoyens comme égaux devant la loi juste pour endormir leur conscience concernant l'inégalité grandissante entre les deux seuils de vie. Privé d'une « émancipation authentique du corps humain, synonyme d'une réappropriation véritable de tous les sens humains » (T. Eagleton, 2000, p. 41), le citoyen est étouffé. Ces phénomènes sont plus manifestes dans les rapports de production entre pays pauvres (ex)-colonies)) et pays riches (ex)-métropoles)). Dans ces rapports, où la coopération économique franche clamée ça et là n'est que la face cachée de l'iceberg, la disparité monétaire voulue et entretenue par les grandes puissances économiques montrent avec évidence que ces pays (puissances économiques) tiennent à étendre leur hégémonie à travers le monde entier. Ils élaborent des recettes économiques difficilement digérable parce qu'inadaptées aux réalités économiques des pays pauvres afin de toujours les maintenir dans un climat de dépendance économique et politique. Pour faire sournoisement main basse sur les richesses de ces pays, les puissances capitalistes instaurent des coopérations factices et des accords de dupe qui renferment des déséquilibres flagrants mais aussi et surtout eux seuls peuvent les rompre dès qu'ils n'expriment plus leurs intérêts. C'est pourquoi, J. Ziegler dans *Main basse sur l'Afrique* que je commente, pense que le prix de la liberté réside dans la destruction du sens de la domination que la rationalité capitaliste donne aux peuples. Or, la rationalité capitaliste, au lieu de s'orienter dans le sens de la liberté s'enfoncé davantage dans



la domination. M. Horkheimer (1974, p. 130) la conçoit comme « la rationalité de la domination même. Elle est le caractère coercitif de la société aliénée ».

Les échanges internationaux également souffrent du spectre impérialiste qui, aujourd'hui, est devenu la méthode par excellence dans le monde des affaires. Le capitaliste, dans sa quête inlassable et insatiable du profit s'affiche toujours comme le détenteur du pouvoir économique. Il est par conséquent celui qui décide. On se retrouve dans une sorte de contexte du donner et du recevoir. Le donneur qui est le puissant capitaliste (pays développés) et le receveur, le tout faible demandeur qu'on peut écraser entre les doigts (pays sous-développés). Or, le sous-développement, selon Jacques Fressinet, est « le produit du développement des autres », produit du développement impérialiste des autres » (C. Palloix, 1971, p. 207). En clair, la forte capacité d'investissement des pays riches est un moyen de maintenir les pays pauvres dans un faible pouvoir d'achat et d'investissement donc, incapables de produire plus et parfois moins que ce qu'ils consomment. Ainsi, on s'inscrit dans « le cercle vicieux de la pauvreté » (C. Palloix, 1971, p. 209) où les conditions, mieux l'esprit dans lequel se déroulent les échanges entre les deux seuils de vie opposés ouvre sur « *la boîte de pandore* » ou « la voie à un développement profondément inégal » (C. Palloix, 1971, p. 209). La rationalité capitaliste devient un instrument de contrôle efficace qui contraint la société et les individus à se conformer aux principes de vie misérable qu'elle impose.

De l'homo sapiens à l'homo faber, il est évident que toute culture est dynamique et qu'il n'existe pas de peuple sans culture. Son mode de vie représente sa culture. Afin de mieux aliéner ces peuples, le fondement et le véhicule de leur culture est foulé au pied le considérant comme une sous-langue ou dialecte. Pour imposer la sienne, ils l'habillent sous le modèle d'une culture civilisatrice, humaniste qui conduirait au développement. On assiste à ce que Samir Amin appelle l'eurocentrisme. C'est une sorte de proposition, de défense et de propagande limitée au modèle culturel occidental né, développé et spécifique à l'Europe et qui tend à s'universaliser en niant les autres cultures. Par la culture européenne l'homme viendrait à bout des défis de notre temps.

Muée en civilisation industrielle et/ou technicienne, la culture occidentale ou technicienne impérialiste phagocyte toutes les cultures auxquelles elle se frotte au nom du capital, du profit. Aujourd'hui, tout le monde est obligé d'épouser la culture technologique du millénaire qu'est l'informatique sinon, on devient inculte qu'on le veuille ou non et quel que soit son niveau de vie ou d'étude. De la machine jusqu'aux réseaux en passant par les logiciels, tout est commercialisé. Tout est tellement bien orchestré qu'il n'y a pas de possibilité pour en échapper. La culture capitaliste ou industrielle est une culture aliénante et intéressée. La religion qui se veut impartiale, pour des fins matérielles est utilisée comme moyen. Marx la considère comme un appareil idéologique de l'État qui endort la conscience révolutionnaire des peuples. Le pouvoir de domination du capital a atteint un niveau sans pareil parce que longtemps élaboré et peaufiné au fil du temps de manière à le rendre si impérialiste et si incontournable à la fois. Les droits et les libertés qui constituent les facteurs fondamentaux de la société perdent leur vitalité et leur contenu d'antan. L'assujettissement, l'abandon de l'autonomie sont les traits caractéristiques de cette forme de raison.

L'hégémonie capitaliste vise généralement le profit et la concurrence, « il ne peut qu'exploiter toujours davantage, car toute mesure « sociale » serait suicidaire » (G. Hottois, 2002, p. 179). Les ressources naturelles minières, énergétiques ainsi que les produits agricoles surtout des pays pauvres deviennent le pôle d'attraction des capitalistes. Les pays en voie de développement sont en effet sujets à un abus voulu et entretenu dans les échanges commerciaux. Pour le capitaliste industriel, ces produits sont bruts, non manufacturés et donc sans grande valeur. Les prix d'achat attribués sont par conséquent dérisoires. La valeur

ajoutée prend du coup le visage d'un prétexte bien ficelé pour renforcer le fossé de pauvreté dans lequel les pays pauvres sont volontairement maintenus. Le travail devient une activité « qui ne conduit pas à l'avènement de l'humanité libre » (A. Nicolas, 1970, p. 65) comme l'envisageait les Lumières. Les normes exigent que le vendeur soit celui qui fixe le prix de sa marchandise. Dans ce cas de figure, c'est-à-dire les échanges commerciaux entre les pays sous développés et les pays dits développés, les prix des produits sont imposés qu'ils soient manufacturés ou bruts par les détenteurs du pouvoir capitaliste. Par exemple, le cacao ivoirien est commercialisé dans un système où ce sont les détenteurs du pouvoir financier de Breton Wood qui fixent le prix. En un mot, tout est mis en œuvre pour que les pays, pauvres demeurent dans la pauvreté à jamais. Ainsi deviennent-ils des éternels dépendants et endettés. Pour preuve, « regardons les accords de coopération d'avril 1961 notamment l'article 2: « La République française informe régulièrement la République de Côte d'Ivoire, la République du Dahomey et la République du Niger de la politique qu'elle est appelée à suivre en ce qui concerne les matières premières et produits stratégiques, compte tenu des besoins généraux de la défense, de l'évolution des ressources et de la situation du marché mondial » (B. Kouadio, 2006, p. 19).

La coopération politique internationale obéit toujours à des principes dans lesquels la balance est à l'avantage des investisseurs financiers. Exigeant un climat politique paisible, les dirigeants de ces pays dits sous développés sont manipulés à souhait. Plus grave leur programme de gouvernement est piloté depuis l'extérieur. Résister à cela, c'est aller contre leurs intérêts mieux, c'est mettre fin à son mandat. Pourtant la coopération se veut un échange de mode de gestion allant dans le sens de la complémentarité pour plus de dynamisme et de bien être social.

Avant tout, c'est l'exploitation des hommes et des biens qui est visée parce que le capital constitue le cœur du pouvoir. Le capitaliste perçoit en effet tout bien en marchandise, « c'est-à-dire en tant seulement que biens achetés et vendus » (T. Eagleton, 2000, p. 38). Les hommes n'échappent pas à ce système puisque « Dans les sociétés régies par la loi du marché, les individus sont confrontés les uns aux autres comme des entités abstraites et interchangeables; les ouvriers deviennent des marchandises qui vendent leur force de travail à l'encan; et les capitalistes ne pensent qu'à tirer profit de ce qu'ils produisent » (T. Eagleton, 2000, p. 39). Derrière la politique d'investissement des multinationales conçue comme un moyen de réduction du chômage dans les pays à faible revenu se cache la ruse du « deal ». Donc, c'est avec difficulté que les investissements atteignent leur cible. C'est pour dire que le désir ardent de monopoliser le capital est un puissant levier d'exploitation, de manipulation et de corruption. Les forces capitalistes qui s'associent en multinationales pour monopoliser le marché et faire écran aux petites entreprises font croire que « la maximisation du profit eu égard à un marché (national et international) de concurrence pure et parfaite conduirait à la maximisation du bien être collectif (national et mondial) et individuel » (C. Palloix, 1971, p. 125). Pourtant, les écarts de développement entre les pays pauvres et les pays riches ainsi que la crise du système monétaire international ne font que se creuser davantage. Pour preuve, les multinationales « dans beaucoup de pays étrangers sont dénoncées comme des agents de la domination » (C. Palloix, 1971, p. 126) des grands pays industriels.

Le système capitaliste gagne du terrain tant dans l'esprit des hommes que dans leur cœur. En un mot, l'homme tend inexorablement vers une réification de soi.

3. Le système capitaliste ou l'auto- réification de l'homme

Le système capitaliste est le produit de la raison humaine. En mettant en œuvre différents systèmes quels qu'ils soient, elle estime qu'ils peuvent aider l'homme à parvenir à la liberté. Pourtant, la liberté pour laquelle l'homme a élaboré le système capitaliste conduit à



sa propre négation. En effet, « l'essence du capitalisme réside dans le profit, dans la productivité qui conditionne le profit » (A. Nicolas, 1970, p. 65). Dans ces conditions, la valeur humaine réside désormais dans ce qu'il produit, dans ce qu'il gagne. Elle se définit désormais en terme de moyen. Avec le capitalisme monopoliste, « tout homme n'est que ce que représente son patrimoine, ses revenus, sa situation, ses perspectives. Dans la conscience des hommes, le masque économique coïncide parfaitement avec le fond du caractère de l'individu qu'il dissimule. Chacun vaut ce qu'il gagne, chacun gagne ce qu'il vaut » (M. Horkheimer et Th. W. Adorno, 1974, p. 220). Tout est si bien réussi et imposé, qu'il est difficile pour l'homme, voire impossible de résister à la « tentation de penser que n'avoir plus rien c'est n'être plus rien » (G. Marcel, 1968, p.104-105).

Aujourd'hui, l'argent a réduit l'homme au rang d'esclave. Et sous sa domination, l'homme ne peut rien. Face à sa propre créature le créateur (l'homme) ne vaut plus rien. Il est évalué conformément à ses avoirs. C'est un peu comme chez Darwin ce qu'il appelle la sélection naturelle. Dans cette sélection, ceux qui sont destinés à périr sont ceux qui n'arrivent pas à s'adapter aux réalités du monde capitaliste toujours changeantes, prêtes à offrir du nouveau. Alors que le nouveau a toujours engendré de nouvelles habitudes auxquelles il faut s'adapter.

La matière, manipule, instrumentalise les "vivants", notamment l'argent. Sa valeur dans le monde moderne est au-dessus de celle de l'homme et de tout pouvoir. C'est le "Dieu" parmi des hommes parce que capable de changer le destin et la personnalité de l'homme. Suivez l'analogie entre la force de l'homme et celle de l'argent faite par Marx et citée par T. Eagletons (2000, p. 53) en ces termes :

Telle est la force de l'argent, telle est ma force. Mes qualités et la puissance de mon être sont les qualités et la puissance de l'argent, elles sont à moi son possesseur. Ce que je suis, et ce que je suis, n'est donc nullement déterminé par mon individualité. Je suis laid, mais je puis m'acheter la plus belle femme ; aussi ne suis-je pas laid car l'effet de la laideur, sa force subitane est annulée par l'argent. Je suis en tant qu'individu un estropié, mais l'argent me procure vingt quatre pattes; je ne suis donc pas estropié; je suis un homme mauvais, malhonnête, sans scrupule, stupide : mais l'argent est vénéré, aussi le suis-je.

Le capitalisme devient le pouvoir indispensable entre l'homme et lui-même et entre l'homme et la société déplaçant ainsi son essence d'être libre et rationnel à un être dépendant et réifié. Mieux, « l'individu perd jusqu'à sa liberté gestuelle ou de comportement ; liberté illusoire du reste, par rapport à l'essence générique de l'homme car il dépend du marché sur lequel il n'a rigoureusement aucun pouvoir » (A. Nicolas, 1970, p. 67). Aliéné par rapport à la quête inlassable du capital, il nie sa nature intellectuelle et n'a le sentiment d'être lui-même « qu'en dehors du travail et, dans le travail, il se sent en dehors de soi » (A. Nicolas, 1970, p. 69). Tout en l'homme est commercialisé, de sa pensée jusqu'aux organes en passant par sa force. Les productions littéraires sont destinées à la commercialisation pourtant réservées autrefois à éveiller la sensibilité de l'homme. Avec le progrès technoscientifique et son injonction dans le domaine biomédical, Le commerce des organes (le cœur, les reins...) devient plus rentable pour sortir certaine famille de la léthargie. Ces pratiques en effet sont fréquentes chez la classe bourgeoise. Puisque tout excès nuit comme on le dit généralement, l'abus de l'opulence conduit à de graves destructions de certains organes moteurs à un degré irrémédiable. Il s'impose alors de le remplacer. Ayant les moyens, les bourgeois se tournent pour la plus part vers les pauvres à travers les centres de santé où les échanges des organes se font contre de l'argent. Pour assurer leur longévité, l'être humain est réduit en un produit de

commerce où il est vendu par pièce comme un objet mécanique. Sous l'égide du capitalisme l'homme est réduit au niveau le plus bas de son être. C'est à croire que dans la civilisation industrielle capitaliste, la créature (l'argent) a plus pris de la valeur que le créateur (l'homme).

Rien n'est possible sans profit, la force physique de l'homme au sport et autre activité physique n'a pour finalité que l'argent. On peut même se permettre de dire que l'on est à une époque « où toute chose, morale ou physique, étant devenue valeur vénale est portée au marché. » (H. Kempf, 2009, p. 58). Aujourd'hui, l'acte le plus sacré, l'acte sexuel connaît une industrialisation, une commercialisation, une banalisation et une diffusion massive à l'échelle mondiale rapportant ainsi des milliards contre des millions de femmes et d'enfants pris pour des marchandises à caractère sexuel. La triste réalité est qu'« on assiste à la prostitutionnalisation de régions entières du globe et à une pornographisation des imaginaires sociaux, non seulement des systèmes de représentations, mais aussi de certaines façon de penser et d'agir » (H. Kempf, 2009, p. 58). Pour tout dire, l'homme a perdu sa liberté, son être même pour n'être qu'un objet parmi tant d'autres. Il a fait le choix quantitatif qui consiste à se lancer dans la quête d'une opulence matérielle fondée sur un grand vide moral.

Conclusion

Il faut retenir finalement que le capitalisme est un système fondé sur le caractère subjectif de la raison qui se veut égoïste et impérialiste. La barbarie humaine, la volonté de puissance, l'injustice, et l'aliénation en sont les dérivés. Mais aujourd'hui, ce caractère dominant s'est érigé en norme utilisée par les capitalistes puissants (les riches) pour exploiter les faibles (les pauvres). Aussi s'est-il ramifié dans tous les compartiments de la vie humaine à un degré qui est tel que l'homme lui-même perd sa valeur. La politique, la culture, la morale etc. sont assujetties à ce principe. Or, penser un instant que l'argent est le maître sur la base d'une équation ou d'une dialectique dont l'aboutissement est négatif, c'est se tromper. Il s'impose désormais de susciter l'avènement de la raison objective digne d'une éthique capable de régler les relations humaines et sociales sur des bases plus humaines. Sinon, c'est l'homme, lui et lui seul qui sortira perdant.

Bibliographie

EAGLETON (T), Marx et la liberté, trad.fr Christian Cle, Paris, Seuil, 2000.

HORKHEIMER Max et ADORNO Théodor-Wiesengund, *La Dialectique de la raison*, (Paris, Gallimard, 1974, trad.fr Eliane Kaufholz.

HORKHEIMER Max, *Éclipse de la raison*, trad.fr Jacques Débouzy, Paris, Payot, 1974.

KEMPF Hervé, *pour sauver la planète, sortez du capitalisme*, Paris, Seuil, 2009.

BONI Kouadio, *Discours sur l'impérialisme*, Abidjan, PUCI, 2006.

MARX Karl, *Manifeste du parti communiste*, Paris, Sociale, 1970.

MARX Karl et Engels Friedrich, *L'idéologie allemande*, trad.fr. Renée Cartelle et Gilbert Badia, Paris, Sociale, 1972.



HOTTOIS, Gilbert, de la renaissance à la postmodernité, Une histoire de la philosophie moderne et contemporaine, 3^e édition, Bruxelles, De Boeck Université, 2002.

LEFORT (P). Littell (J) ; *Nourriture et terreur en Sierra Leone in Géopolitique de la faim (quand la faim devient une arme...)*, Paris, PUF, 1998.

MANDEL (E) *Traité Marxiste d'Economie Politique : Le Capitalisme Monopoliste d'État* Tome I, Ed. Sociales Paris 1971.

MARCEL Gabriel, *Être et Avoir*, Paris, Aubier-Montaigne, 1968.

NICOLAS (A), *Herbert Marcuse ou la quête d'un univers trans-prométhéen*, Paris, Seghers, 1970.

PALLOIX C., *L'économie mondiale capitaliste tome 2 : (stade monopoliste et l'impérialisme)*, François Maspéro1 Paris 1971.

COMTE-SPONVILLE André, *Le capitalisme est- il moral ?*, Paris, Albin Michel, 2007.